

## Quelques ruines

La nature du sol avait un temps inquiété les ingénieurs mais ils avaient néanmoins réussi, croyaient-ils, à stabiliser les fondations.

Transplanté depuis la ville, où j'avais vécu une bonne part de ma vie, j'étais préposé au drainage du sol. Un travail à plein temps. Une vraie responsabilité qui monopolisait toute mon attention. Le bâtiment avait été érigé en moins d'un an. Un bloc, sans la moindre originalité : une caricature d'école en somme, pas même de quoi mériter une description.

Je les ai vus grandir, crier, courir, se blesser aux genoux sur les briques rouges dont on avait pavé hâtivement le sol de la cour. Les enfants, cela pousse, comme les fleurs des champs et les épis de blé. Ensuite, je ne sais pourquoi, ils l'oublient.

Je me suis attaché à eux et je crois que ma présence les rassurait. J'étais là à chaque rentrée scolaire, fidèle au poste. J'ai vu la petite Louise et ses yeux noisette nous quitter en juillet puis revenir, dix ans plus tard, comme toute jeune institutrice. Sans ses nattes.

J'ai continué à faire mon travail mais malgré mes efforts, des fissures sont apparues ici et là. Au départ, ce n'étaient que quelques portes et fenêtres qui ne se fermaient plus sans effort mais, un lundi, à l'ouverture des classes, on s'est aperçu qu'une grande partie d'un plafond s'était abattue sur les bancs de la quatrième.

Le verdict est rapidement tombé. Moins de vingt ans après son inauguration, l'école primaire était déclarée insalubre et abandonnée aux corneilles, au lierre et à la mousse. La nature reprit ses droits que nul pourtant n'avait songé à lui dérober. Moi, je suis resté. Ici ou ailleurs, quelle importance.

Parfois, des anciens venaient encore, malgré les barrières qui en interdisaient l'accès, jouer à briser les dernières vitres de leur école ou y fumer des joints. Quelques fois, c'étaient pour d'autres jeux.

Un soir, ils sont venus à quatre. Trois garçons et une fille. Louise avait un peu changé mais je l'ai reconnue. Ils avaient bu. Elle a dit non une première fois puis une seconde. Jusqu'au cri. Puis elle a giflé le plus grand.

Il l'a frappée en pleine tempe. Un bruit de faïence brisée. Elle s'est effondrée. Le sang s'est mis à couler. Ils l'ont enterrée au centre de la cour, là où elle était tombée, ton sur ton,

sous le pavement de briques. Cela ne leur a pas demandé trop d'efforts. Quelques coups de talon pour aplanir le sol, en guise d'oraison funèbre.

Ils ne m'ont même pas accordé un regard. Je suis resté planté là, ployant sous la lâcheté des immobiles, à les regarder s'éloigner. Ils ont dû se jurer le secret. C'est toujours ce que les hommes font, dans pareil cas.

D'autres saisons sont passées sous cette pluie qui s'obstine à marier ciel et terre. Un d'entre eux est revenu, les mains vides. Il n'est pas resté plus de quelques minutes.

Sur la tombe, quelques fleurs sauvages ont fini par pousser.

Cet hiver-là, comme ceux qui ont suivi, j'ai porté son deuil mais, au printemps, je découvris une jeune pousse qui pointait du nez entre deux pâquerettes.

\*

\* \*

Quand le vent se lève, je caresse le jeune arbuste - un noisetier, bien entendu - qui pousse sur la fosse dans laquelle repose Louise.

Qui peut désormais savoir que sa tombe est là ? Qui se remémore la blancheur de ses rires, les pépites d'or qui scintillaient dans ses yeux bruns, l'émoi des premières lettres, le rouge diffus qui assiégeait ses joues quand survinrent les premiers baisers de son jeune collègue dans la cour désertée d'une fin d'après-midi ? Dans l'air qui nous étreint, je hume d'elle les meules de foin complices, les bouquets de lavande, l'eau froide du petit matin. Je sais aussi le poing du père sur la table, la mère qui pleure, la porte qui claque et l'homme qui s'en va, les épaules basses et jette, le long du chemin, un peu plus loin, en passant devant l'école, son bouquet de roses rouges.

Le noisetier a continué à pousser et le bâtiment à s'effondrer plus encore. Le toit, percé de toute part, fait dialoguer le rez-de-chaussée avec le ciel. Il paraît que, derrière la colline, ils ont construit un nouveau centre éducatif. Bilan carbone neutre. C'est désormais ce qui se fait de mieux sur un bulletin scolaire. Ici, l'école se fane comme un bouquet de briques rouges oublié au bord d'une route qui l'est tout autant.

Ce matin, des hommes sont venus, armés de décamètres et de lourdes bottes de caoutchouc qui juraient un peu avec le costume trois pièces et la Rolex multi cadrans qui

leur tenaient lieu d'uniforme. Ils parlaient de *réhabiliter une friche industrielle*, de *métamorphoser notre patrimoine architectural à l'abandon*. Il était question de restaurer l'école, d'y construire une bonne dizaine de logements familiaux. Reviendront les tricycles et les balançoires, les fausses notes de la flûte à bec et le parfum âcre des larmes éphémères.

\*

\* \*

Demain, ce sera un nouvel hiver. L'air froid bouscule mes branches tombantes et mon feuillage las, clairsemé déjà, caresse amoureusement les herbes sèches qui jaunissent sur sa tombe, au centre de la cour de l'école, éventrée par le gel et la patience de mes racines. Le noisetier est désormais un arbrisseau robuste que le vent n'effraie plus. Peut-être ne le couperont-ils pas ? Ce sont des arbres qui ont leur place dans la haie d'un jardin, vous ne croyez pas ? En ce qui me concerne, je ne me fais guère d'illusions. De ce que la nature a reconquis ici, je ne suis que le souvenir...

Parfois, je doute que nous fûmes amants et que nous fîmes, un temps, glaise commune. L'hiver qui s'annonce va anesthésier jusqu'aux moindres de mes rameaux, me figer, une fois encore, jusqu'au cœur. Les saules pleureurs, c'est entendu, ne sont guère réputés pour leur optimisme naturel mais, quand reviendra le printemps, j'espère cependant que les rires des enfants qui s'entrechoqueront sur la pelouse, masqueront le crépitement de la tronçonneuse.

## U cunfortu

U sole luce. Cacciu a me vesta troppu stretta è ricollu e maniche di a me camisgia. Di sicuru, ùn li saria micca piaciuta a me vistitura... Mi tucava à esse solu dopu à issi pochi ghjorni induve sò statu culpitu. Issa chjamata, a sapiu ch'ella ùn mi ci vulia micca à risponde li. Intantu, u telefonu ch'è sonna à 9 ore di mane, a dumenica...

- Allò ?

- Babbu ùn s'hè micca svegliatu.

- ... Vengu.

Infilgu un *jean*, mi boccu una lanetta è chjappu u me mantellu. Lelia hè dighjà pronta. Hà capitu subito. I cinque minuti pà andà ind'è i me genitori mi parenu un'eternità. Ùn la li facciu à parlà, mancu à rifiata. À di la franca, ùn pinsavu micca ch'ella era pussibile di stà tuttu issu tempu senza rifiata. T'aghju l'impressione ch'è nulla ùn pò sorte da u me corpu, mancu un fiatu. Mi pare ch'è stendu mutu, silenziosu, u tempu s'hè piantatu, ch'ùn hè micca vera.

Rientru in a camera. Dorme. A so faccia hè stesa. Anu sempre durmitu cù l'alette aperte è u sole di marzu inchjarisce a stanza. M'avvicingu da a finestra pà sarrà li ma mi piantu. U pratu di a me zitellina hà lasciatu a piazza à una infilzata di case muderne. Quantu tempu aghju passatu à corre quallà. Mancu a notte mi faccia rincasà. M'arricordu di a me più bella scupertata : una culunia d'ape s'era stallata in u tafone d'una leccia. Era u ghjornu di l'Ascensione, ùn aviu micca scola. Marchjavu quand'e sò statu surprisu pà una bufunera. D'un colpu, un nivulu neru hè passatu inde u celu nanzu di infucià versu à l'arburu. Incredibile ! Era a prima volta ch'è vidiu un essame. Di più, s'era piantatu quì ! Eru cuntentu cum'è un pichju. M'avvicinavu da verificà s'ellu era bè inde l'arburu. L'ape vulavanu in giru, ci n'era millaie.

- Saveriu ? Saveriu ? O Savè !

Impegnatu à usservà u so ballettu, ùn aviu micca intesu à Mamma ch'è mi chjamava pà manghjà.

- Iè o Màm, duie minuti.

- Innò, veni, t'aspittemu pà manghjà.

À tavulinu, aviu parlatu senza fine di a me scupertata.

- Vi rendite contu ? S'hè piantatu quì, davanti à mè !

Dopu à e ricumandazione di Mamma, Babbu m'avia contu ch'è u soiu t'avia una decina di bugni. L'avia fatti elli mè ! S'arricurdava di u gustu di u mele tastatu direttamente in u pezzu di favu custruitu da l'ape.

À a fine di u ripastu, corsi prestu prestu à ritruvà e me ape. Passavu u dopu meziornu à fighjulà le.

U lindumane, Babbu era vinutu à salutà mi mentru ch'e circavu a me baretta.

- Umbè ! Sè cascatu da u lettu sta mane. Ùn ci hè micca scola ?

- Innò, ma vogliu andà à vede l'ape.

- O Figliulè, forse ch'elle ùn ci saranu più oghje.

- Cumu ? Parchì ?

- Parchì quandu un esame cambia di locu, si pianta sempre un ghjornu, nanzu di truvà quellu chì li cunvene.

Eru partutu in furia, in ciavatte, sin'à l'essame. Ancu di grazia, era sempre quì.

Passavu e me ghjurnate quallà quandu ùn avia micca scola o ch'ùn eru micca punitu. Stavu appena più luntanu di i primi ghjorni... Aviu amparatu – appena troppu tardi – chì una volta chì l'essame cumencia à custruì i so favi, l'ape diventanu di più aggressive. Ma, nulla mi pudia impedisce di cuntinuà à fighjulà le, nè Mamma è i so mughji quand'e sò vultatu in casa cù una punghjitura, nè una vulintà d'agì pà ripicca. Avianu prutettu a so casa.

L'estate era passatu cusì, à circà di sapè da chì fiori si purtavanu l'amacu. Tutti issi culori... è l'odore di u mele. Aviu ancu pruvatu à tastà lu. Aviu battutu a campagna pà truvà un bastone abbastanza longu da piglià ne.

Dopu à a riinfriscata di Santa Maria, Mamma avia cuminciatu à parlà di scola. Sittembre s'era affaccatu troppu prestu è aviu fattu a me rientrata. U solu puntu positivu era issu 19 ch'e aviu avutu in redazione : ci vulia à cuntà e so vacanze. A maestra m'avia ancu dumandatu di leghje la davanti à tutti ! Eru vultatu in casa triunfante. Eppure, Mamma è Babbu ùn eranu tantu cuntenti.

- Ma, avete capitu ? 19 ! È l'aghju lettu davantu à tutti !

- Hè propiu bè O Figliulè, avianu rispostu senza fede.

Ùn capiu micca a so riazione è mi n'andavu à vede e me ape.

- Babbu ! Babbu ! Chì s'hè passatu ? Parchì ùn possu micca andà in u pratu ? Chì ghjè issu pannellu ?

- Anu da custruì case..., cappiava Babbu.

- Ma ùn hè micca pussibile, ci sò e me ape.

- A sò... Sò vinuti sta mane pà sarrà tuttu. L'avemu amparata oghje.

- Ma sarà pericolosu pà elli. L'ape l'anu da punghje cum'è à mè s'elli s'avvicinanu.

- Aghju discorsu cù l'operai, anu da taglià tuttu pà spianà u tarrenu.

Figghjulavu i me genitori, l'ochji pieni d'acqua è a gola strinta. Aviu odiu pà tutti quelli chì vulianu fà a so casa quì. Eru incunsulevule.

Sargu l'alette è a finestra. Mamma hà chjamatu i bicchimorti. Entre inde a camera da appruntà i vestiti. In cucina, Lelia mette l'acqua in a caffittera quandu si pichja à a porta. Sò elli... Hè vera. Babbu hè mortu.

I ghjorni si sò suvitati, tutti pari : abbracciamenti, strinte di manu, parti. Dumane, ti purteremu in tarra. Ùn possu micca dorme. Sta casa, l'odori, i ricordi... A notte hè chjara, mi tocca à sorte, à marchjà, affocu.

Fora, tuttu hè chietu. E lanterne municipale inchjariscenu e facciate di e case. Marchju senza riflette, un passu davanti à l'altu è ùn vecu mancu ch'ùn ci hè più lume. Ùn ricunnoscu micca u locu. Mi sò persu. Cercu di truvà qualcosa in issu bughju quandu cascu annantu à una forma chì mi pare cunnisciuta. Cinnuleghju l'ochji da adattà di più a me vista. Hè ellu, ne sò sicuru. Ùn si vede guasgi nulla è ùn pò micca avanzà, ci hè un ustaculu. Rivengu annantu à i me passi. Vulteraghju dumane.

A messa era bella. U cunfortu hè compiu. Mamma è Lelia assestanu u salottu quand'e mi ne vò. Ùn possu più aspettà. Ripigliu u caminu di a notte è mi ritrovu davanti à ellu. Lampu un'ochjata in giru à mè è francu a sarrenda. Hè sempre quì ! M'avvicineghju à passi sicuru quand'e sentu a bufunera. Pesu u capu, surridendu...

- Sò quì o Bà !



## Sous l'écorce

*Antoine et Jeanne.* L'écorce et le temps ont voilé leurs deux prénoms, pour mieux s'en imprégner.

Quand le couteau s'était planté dans la première lettre, ils avaient la certitude de la jeunesse et un ruisseau pour y rafraîchir leurs pieds nus. Le *Cuscionu* était leur lit, brut et précieux, les bleus du ciel un avenir de possibles. Ils y avaient dessiné, dans les nuages vagabonds, là, un voyage pour toucher le bout du monde, ici, une maison dans le sable, rafistolée, seul phare à l'horizon.

*Et là aussi, un enfant ?*

*Ou deux ?*

*Trois ?*

Le long des pozzines, la verdure pour satin, ils les dessinaient avec plus d'entrain, et, à force d'esquisses, les formes prenaient vie. Le ventre de Jeanne se gonflait d'espoir.

*Une fois.*

*Deux fois.*

*Trois.*

Ils revenaient, d'années en années, présenter ces petits êtres à ce grand hêtre, plus large que quinze hommes, imperturbable ancêtre, qui laissait filer automnes et printemps comme d'autres voient passer les jours. La place manquait sous leurs noms mariés, ils gravaient le tronc dénudé et blanchi de silhouettes enfantines, se tenant les mains, de grand frère en petites sœurs. La fresque dansait sur un air de famille et la mousse sombre, à l'ombre sage des feuillages.

Une centaine de doigts et d'orteils trempaient dans l'eau froide, baigneurs frileux d'abord, et puis ridés, à y jouer encore et encore. On veillait les têtards, dans un seau métallique, on fabriquait des barrages en murs de granit, on admirait, sans toucher, le mauve des aconites. Les mollets roses esquivaient le buisson d'aulne pour espionner les crinières sauvages s'abreuvant dans la plaine. Face au poulain, on s'approchait à pas de loups, la benjamine grimpa l'arbre de l'aîné, la cadette tendait une fougère tendre à grignoter. Une portée de cochons faisait un bain thermal d'un trou de tourbe.

Pour les parents, la sieste avait un goût de paradis au silence seulement contrarié par le chuchotis de la source. La nappe vichy se transformait en drap deux places. Peau contre peau, dorées de lumière, le nez chatouillait le cou, confondait le parfum du sel avec celui des abeilles. On prétextait un quatrième pour se remettre au dessin, mais sans trêve, les aventuriers rentraient, quatre heures aux lèvres. On ouvrait la mie comme des livres, glissait quelques carrés en marque-pages.

Les enfants dévoraient les histoires, assis sur la hauteur ronde des rochers. Bras dessus, bras dessous, ils devenaient polaroid, les dents pleines, la moustache en chocolat.

Une branche incertaine servait de pont-levis au-dessus d'une rivière de crocodiles imaginaires. Le roi de la rive gauche invitait ses princesses funambules à traverser, leur servait un thé anglais, dans des bols de bois. Dans une flaque, on touillait la soupe, mélangeait les ingrédients comme la recette de la *minnà* : crocus, genêts et bouses séchées.

Quand les moutons noirs couraient autour de l'Incudine, que le souffle frais annonçait la proche averse, on sonnait la fin de vadrouille, mais à peine avait-on plié les serviettes, que la pluie les lavait des pieds à la tête. On prenait un sac sur l'épaule, une fillette sous le bras, et on cavalait ensemble pour éviter le déluge. La voiture était si loin, le chemin si pentu, qu'on abandonnait bien vite. On improvisait une danse du soleil, les visages offerts, les bras dans le vent, on criait au tonnerre qu'on ne craignait rien, qu'on savait nager dans la boue, et qu'à la maison, s'il le fallait, on froterait sur le savon et la cendre.

De retour devant la cheminée, on écoutait siffler les bûches, faisait sécher les chaussettes en s'accusant les uns les autres des odeurs douteuses. On se serrait, en tas de famille, sous une couverture, avec du miel, du lait et des joues rouges. On parlait déjà de la prochaine, on s'éteignait bien tôt, le sommeil dense, en dessinant des rêves sous l'oreiller.

Le long des pozzines, la verdure pour satin, ils les avaient dessinés avec plus d'entrain, pourtant, même à force d'esquisses, le trait était toujours retombé, plat, comme le ventre de Jeanne. Les médecins, les guérisseurs, les breuvages, les diseurs, rien ni personne n'avait pu provoquer l'espoir sous ce nombril affamé.

Un couteau à la main, Jeanne regarde cette double signature, orpheline d'avenirs et de possibles. Elle le planterait bien au fond de ses entrailles pour vérifier, sous le capot, quels rouages infernaux ont été montés à l'envers. La jointure de ses phalanges blanchit sur le manche.

Elle lève le bras, et incise les vestiges du *A*, puis du *N*, du *T*, du *O*. Une à une, elle ravive les lettres de leurs deux prénoms. Elle caresse le tronc d'une main ridée par le temps, les voyages au bout du monde, les travaux et le sable de leur maison-phare. Puis redescend, d'une démarche toujours élégante, les quelques mètres qui la mènent à l'homme de ses vies. Le vieillard est allongé sur leur nappe vichy qui survivrait presque à l'hêtre qui la domine en cette matinée d'été. Il ronfle, les doigts dans la quiche. Jeanne s'allonge dans son dos, comme une herbe longue. Elle se sert fort contre ce corps qu'elle connaît par cœur, et s'endort à son tour.

## Ùn ti scurdà di a filetta

L'8 Settembre 1989, un sole arrabbiatu tribulava i pelegrini. U sudore sguillava longu à a schiena di i babbi, zii, babboni chi trascinavanu spuntini, merendelle, cistini, sporte, cascette, tavulini, pancucce è banchetti mà ancu creaturi pienghjuloni in li so veguli, puppatulucce in li carruzzini o sgaiuffi nantu à le spalle nude. Caminendu, eiu bramavu di trovà u Pullone, alburu reginu è reame di stu ghjornu dedicatu à a Santa è à lu piacè. Per una stonda, una famiglia sana s'accumpulava in giru à ellu, quant'esse qualchi soccita preistorica o capruna. A lu mio babbu di natura cispugliosa chi n'avìa insitatu tanti, li convenia lu più bellu, lu più arradicatu.

U trovai quasgi subito dopu à essemi appena alluntanata dà a ghjente chi culunizava lochi menu salvatici.

Ellu muscava a frescura di l'alba vecchja è di le filette nove chi si manghjavanu u so circondu. C'era una grià di strazziu per pudè calaccisi. Babbu cacciò a so cultella luccicante, arrodata incu a fede di u cristianu, è vendemiò quella filetta da fassine un lettu prontu per a siesta. Ùn ci vulia nemmenu parlàli di panca. A posata, li garbava à nantu à un scogliu tondulu o un ghjambone troncu.

Principiai à vistigali intondu.

U capriciu di a Natura è la mio zitellina rendonu a visita tremenda ! L'arburu era d'una sterpa fatata incu agguatti sicuri in lu piantonu per togliersi à libru in manu... U so frundulime zeppu inghjuriava a superba di lu ghjornu. U sbugiardava senza dispettu, u cunfundia senz'orgogliu. Quella visita ùn era ancu completa che toccavamu 10 ore è sunava a Messa sulenne.

Tutte le cunfraterne mosse da putenze suprane dissegnavanu sottu à le frasche di lu castagnetu una spirale infinita, quella d'una vita murtale mà d'un eternu campà chi m'attraversava come lampata per fà a leia d'un mondu à l'altru. L'arburu in giru à noi, più frati che fratelli, portavanu a so parte di l'umagiu è di u cantu chi ghjullinavanu tramindui in cim'à le so rambelle. A Santa, si sarebbe dettu ch'elli l'alzassinu ancu più in sù chè l'omi chi a cunducianu incu l'ardore in pettu.

Compiu u ritu, Babbu m'inghjughjì à mirà e tintenne. Un scuzzulime di le so mani è si mettianu à tinulà. Paria chi à ellu solu facianu sente una melodia rara. Mamma è Minà ci curavanu da luntanu cumè dui zitellacci pronti à cappiassi in campu di fiera, à mezzu à fere chi runcavanu, vitelli chi sughjianu, ghjuvanotti chi s'infiaravanu paghjellendu, anziani chi si sfiatavanu impruvisendu fin'à l'attrachjata.

Mezziornu à l'ombra pagna di l'alburone. Babbu sbaffò un pane tondulu, biancu cumè un culombu. Quella pagnotta avia fattu a strada da u campanile di San Michele à lu ponte di Castirla. A vidii ballà è saltà incù le so cumpagne quandu u panateru chjappò e girate di a Scala : tuttu què u mi mostrava l'incantesimu di u Pullone, quantè che fubbi stata passaggera muratinca di u camiò. A fiamma accuzzata di babbu anch'ella ballava sottu à lu castagnu, come impazzita, minaccendu a salciccia, u lonzu o u prisuttu compratciu. Fulminava

d'accendite è quelle calisgine ch'ella mandava parianu risate di lu cultellu affilatu. U castagnone mi fece trabuccà i monti è francà e Foce di Vizzavona. Mi trovai in Bastelica à bon'ora, quandu lu pastore acconciava e so fattoghje per longu viaghju è chi un maschjettu accarezzava è alisciava una capretta muvrella chi li stava vicinu.

Sposte nantu à un scogliu, migliacciole aspettavanu d'esse ingullite da noi ingordi. E foglie di castagnu li cumpunianu un vestitu à l'usu casanu. U pullone mi fece cunosce a storia di quelle migliacciole è di e mani chi l'avianu impastate, mà ancu di a farina di chi eranu fatte è di u mulinaru, divinu creatore di quella farina immacolata, senza smenticà u sumerucciu chi macinava.

Mi manghjò la mio merenda è lasciò a mio ghjente in giru à lu spuntinu. Aviu scupertu di pocu in un libru chi ancu l'alburi godevanu u benistà di l'omi, puru s'elli ùn a si meritavanu. Per ringrazià quellu pullone d'avemi rigalatu tante visioni, mi messi à approntali ciò chi l'antichi Rumani chjamavanu « *libatio* », un offerta in ricuniscenza di a sò grande sapienza spartuta incù a zitella indiata di chimere. Un ci mancava chè u latte mà andai à dumandane una tazzina à una brava donna casinchesa chi tenia quattru capre vicinu à l'entrata di a fiera è chi mi nè dete una purghjitura tempu munta. Per ciò chi nè era di u vinu o di l'oliu d'alivu, ùn fubbi manigranchja è ruscillonu à nantu à quellu ceppu sacru quantè un altare, mentre tuttu u mondu si facia una sunnata. U cultellu di babbu mi ghjovò assai per incide in u legnu a mimoria d'ista celebrazione pagana.

Babbu si discitò è mi chjamò. Spulai in fine qualchi fiori strapati longu à i muretti. Un ultimu giru in fiera : un scioppu d'alimea è una mela inzuccherata, rossa, luccichente è dura cumè a chjecca d'un ciucciu à l'usciu di a scola o d'un tirannu centannincu... Un sò da induv'elle mi venianu quelle fantasie, quelle ispirazioni, fora da l'amicu pullone.

In pocu tempu, fubbinu allucati tutti l'attrazzi è centinaia di vitture s'approntonu à riintrà. Accasati à ora di cena, indè noi, cultellu, ùn si nè trovò più... Babbu si stava pensosu inc'una lama straniera in manu ch'ellu cercava à arrodà senza cura nè passione. Mi n'andai à dorme affannata mà Babbu aprì a porta è m'annunciò : « O Chjù', dumane à cinq'ore volteremu sottu à lu pullone. U cultellu si hè firmatu in Niolu ! ».

Mi svighjai prima di l'ora è ci n'andaimu cumè fantomachi in l'alba appena nata. Ghjunssimu di maitinata. Più nimu per testimunià di a festa passata fora di qualchi pezzacciu di carta, d'un fischiettu zitellinu sturtu, tuttu di plasticu giallu o d'una scatta di cigari viota à mezzu à u castagnetu abbandunatu. Sopranandu tutti l'altri, u pullone ci aspettava, placidu, serenu, astutu. E ficu in u ceppu, chi si vedea da luntanu, u cultellu incantatu, luminos, arrodatu cumè mai. E sguillandu à nantu a lama, una goccia di latte caprunu.